

Guillem N. Tournou

La Légende des
RELIQUES
DE LAZARE



Guillem N. Tournou

La Légende des reliques de Lazare

© Guillem N. Tournou, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7556-6

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il vous a été donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu ; aux autres cela n'a pas été donné ; c'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient pas et en entendant ils ne comprennent pas. »

Évangile de Saint – Matthieu, chap XIII

« La nature est pleine de causes infinies que l'expérience n'a jamais démontrées. »

Léonard de Vinci

Note préliminaire

Les personnages principaux de ce roman, comme son intrigue, résultent de mon imagination. De nombreux éléments développés dans le récit sont basés sur des travaux de recherche effectués durant plusieurs voyages d'étude. Comme toute fiction, il se déroule dans une époque et un cadre définis précisément, l'année 1204 et le bassin Méditerranéen. J'ai été soucieux de respecter le plus possible la véracité des lieux, des coutumes et des personnages historiques cités, dont la vie et les idées interagissent de nombreuses fois dans le récit. Ainsi en est-il du pape Innocent III, du roi Amaury II de Chypre et de Jérusalem, de Saint-Néophytos, du patriarche de Constantinople Jean X Kamateros, de l'empereur Byzantin Alexis V, du Doge de Venise Enrico Dandolo, du roi de France Philippe-Auguste, du futur Saint-Empereur Romain Germanique Frédéric II, etc...

Préambule

Voilà près de dix-sept ans que les armées chrétiennes d'Occident ont perdu Jérusalem suite à la victoire de Saladin le 2 octobre 1187. Depuis 1198, le pape Innocent III prêche la quatrième croisade pour reprendre le contrôle de la ville du Saint-Sépulcre. Le commandement de l'expédition est confié au marquis Boniface de Montferrat.

En l'an 1202, Innocent III réussit à rassembler une armée de trente-quatre mille hommes prêts à mener croisade. À cette époque, l'Europe est en proie à la répression et à la misère. Paysans et seigneurs partent pour la Terre Sainte afin d'y faire fortune ou d'y chercher leur salut. Les armées franques doivent traverser la mer Méditerranée pour atteindre la Palestine, en partant de Venise où une flotte a été construite sur leur commande.

Au grand désespoir des leaders de cette croisade, de nombreux seigneurs n'ont pas tenu parole et ont décidé de partir depuis d'autres ports comme celui de Messine. Les commanditaires de la traversée, représentés par Geoffroy de Villardhouin, Baudouin de Flandre ainsi que Boniface de Montferrat, se retrouvent face à une dette énorme envers la République de Venise : quatre-vingt-dix mille marcs d'argent, dont la plupart ont été empruntés auprès de banques vénitiennes.

Face à leur incapacité à rembourser, le vieux doge de Venise, Enrico Dandolo, leur accorde un délai à condition qu'ils l'aident à reprendre la ville de Zara en Dalmatie avant de poursuivre leur chemin vers la Terre Sainte. Cette opération, réalisée contre la volonté du pape Innocent III, se conclut par la prise de Zara le 21 novembre 1202.

La puissante flotte croisée modifie alors sa trajectoire et se dirige vers Constantinople. L'objectif : rétablir sur le trône Alexis IV, fils de l'empereur byzantin Isaac II, renversé par son frère Alexis III. En échange, Alexis IV promet aux croisés des terres, un paiement généreux et un appui militaire pour la reconquête de Jérusalem.

Les croisés, souhaitant rembourser leur dette aux Vénitiens, acceptent. Enrico Dandolo, aveugle et âgé de quatre-vingt-quatorze ans, embarque personnellement dans l'expédition pour renforcer les intérêts de la République

de Venise en Méditerranée orientale.

Le 24 juin 1203, l'armée croisée aborde face à Constantinople. Après avoir pris Galata et brisé la chaîne barrant l'entrée de la corne d'or, les croisés rétablissent Alexis IV sur le trône.

Au cours des mois suivants, le nouvel empereur ne parvient pas à tenir ses promesses. Son incapacité à satisfaire les exigences des croisés et des Byzantins conduit à des tensions croissantes.

En janvier 1204, des émeutes éclatent, Alexis IV est assassiné, et Alexis V, surnommé « Murzurphle », s'empare du pouvoir. Les croisés, toujours installés sur la rive asiatique du Bosphore, décident alors d'attaquer Constantinople le 8 avril 1204 pour se payer eux-mêmes en pillant la ville.

À cette époque, Constantinople est la ville la plus riche de la chrétienté, avec environ quatre cent mille habitants. Trois édifices majestueux dominent la ville : la basilique Sainte-Sophie, l'hippodrome et le grand palais. De nombreuses églises, demeures patriciennes et œuvres d'art illustrent sa magnificence.

1

Constantinople, 12 avril 1204

Godefroid avait affreusement mal au crâne, chaque respiration lui coûtait. Il gisait sur le sol encore étourdi par un coup violent reçu à l'arrière de la tête, lui ayant fait perdre connaissance. Le visage dans la poussière ocre du parvis de la basilique Sainte-Sophie, sa vue était encore trouble, sûrement à cause de l'impact. Sa mémoire commençait à lui revenir. Il se souvenait d'avoir combattu un groupe de croisés, avant d'être lâchement frappé par derrière. Il n'était pas encore au paradis, mais la sentence de la mort était proche. Son ouïe, encore altérée par le choc, lui permettait seulement de percevoir de manière saccadée des bribes de voix latines. Un des ennemis ayant pénétré le quartier impérial ne tarderait pas à lui porter le coup fatal. Quel échec ! Il ne pourrait tenir le serment fait peu avant au patriarche de Constantinople Jean X Kamateros. Le seigneur lui pardonnerait-il au moment du jugement divin ? Il sentait ses forces l'abandonner, mais une image prenait possession de son esprit : celle du visage d'une femme, il avait du mal à la distinguer. Elle lui disait « ne me quitte pas Godefroid, reste parmi nous mon amour ». Cela devenait plus clair dans sa tête, cette apparition, c'était Agnès son amour de jeunesse qu'il n'avait pas revue depuis une dizaine d'années et son départ pour la Terre Sainte. Godefroid se demandait pourquoi une telle apparition à un moment où il recherchait un élan vital. Soudain, malgré son ouïe encore altérée, il perçut des hommes en armes qui l'entouraient, et qui le saisirent par les pieds pour le traîner sur le sol. La fin de son chemin terrestre était proche. Une lumière blanche envahissait son champ de vision, et une chaleur étrange se répandait dans tous ses membres. Quel regret... Il ne reverrait jamais Agnès, ni ne mènerait à bien sa quête, comme il l'avait promis au patriarche. Quelle fin tragique... Tout avait pourtant si bien commencé le vendredi précédent. Maudit... Lui à qui les Exégètes avaient promis une destinée pouvant changer le cours de l'histoire de Humanité, d'après ce qu'ils avaient lu dans les astres. Quelle fin terrible, alors qu'il était si près de réaliser son grand dessein... Il allait mourir dans l'anonymat de la prise de Byzance, achevé tel un animal qu'on mène à l'abattoir.

Constantinople, cinq jours plus tôt, 7 Avril 1204

Sur les murailles, les tours s'éclairaient à la lueur des flambeaux, formant une guirlande lumineuse entourant la vaste capitale de l'empire romain d'orient. Godefroid de Thabor, accompagné de Vladislav de Varna, observait Galata depuis les puissants remparts crénelés de Constantinople, situés sur la rive méridionale de la corne d'or.

— Quand vont-ils commencer leur assaut, Seigneur ? demanda Vladislav, surnommé « le grand Varègue de Varna ».

— Bientôt, mon ami. Préparons-nous à défendre férocelement le peuple, l'empereur et cette cité, fondée par le grand Constantin 1er.

Godefroid était né au château de Thabor, en Terre Sainte, dans les montagnes, à seize lieues françaises au nord de Jérusalem. Prince d'Empire élevé après la mort de ses parents par des Exégètes d'Athènes, il était devenu chevalier de justice de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Lazare. Sa présence à Constantinople en ce mois d'avril 1204 résultait de sa mission : la protection des reliques de Saint-Lazare. Il l'accomplissait auprès de l'empereur Alexis V « Murzuphle » et du patriarche de Byzance Jean X Kamateros pour le compte de son ordre. Quant à Vladislav, il commandait un groupe de chevaliers de la garde impériale Byzantine, plus connue sous le nom de garde varangienne. Cette unité d'élite était composée de guerriers slaves, danois ou encore saxons.

Constantinople, 8 avril 1204

L'aube magnifiait l'or des coupoles des églises et des palais de Constantinople, scintillant tels des bijoux. La puissante flotte vénitienne s'apprêtait à passer à l'attaque. Seigneurs et chevaliers avaient tous pris place à bord de leurs immenses navires, leurs chevaux à leurs côtés. Chaque corps d'armée avait ses propres bateaux, rangés côte à côte. Les nefes étaient répartis entre les huissiers et

les galères de guerre Vénitiennes.

Quel merveilleux spectacle ! s'exclama Geoffroy de Villardhouin, maréchal de Champagne, depuis la proue d'un nef. La ligne d'attaque était disposée s'étendant sur une bonne demi-lieue française. Les deux-cents vaisseaux des vénitiens et des croisés voguaient en direction de la grande cité, leurs gonfalons multicolores flottant dans le vent. L'assaut fut d'une violence inouïe. Quinze minutes plus tard, les premiers navires accostaient sur la rive nord de la ville. À la hâte, les fantassins débarquaient à terre en plusieurs endroits, s'élançant à toute vitesse, lances et épées à la main, vers les puissantes murailles encerclant la cité. Dès qu'ils posèrent le pied sur le rivage, l'étendard de Saint-Marc y apparut, planté par une main invisible, celle du vieux Doge Dandolo venant réclamer vengeance. Plusieurs échelles des nefs furent dressées contre les tours et les murailles. Du haut de celles-ci, les croisés échangeaient des coups de lances violents et ininterrompus avec les défenseurs byzantins. Cette première tentative de prise de la ville dura plus de trois heures. Les byzantins repoussèrent finalement l'assaut, malgré les forces déployées par les latins. Soldats, chevaliers et seigneurs croisés furent renvoyés vers la corne d'or, cédant sous la pression des défenseurs, et contraints de rembarquer pour se replier à Galata, sur la rive septentrionale.

Un peu plus tard, la nuit approchant, Godefroid et Vlad mettaient en œuvre une redoutable stratégie. La population de Constantinople était grande, mais désarmée. Depuis longtemps les Byzantins avaient convenu qu'ayant repoussé les musulmans, la ville était imprenable. Conséquence de cette croyance, la cité ne disposait plus de flotte à proprement dire. Elle détenait seulement une vingtaine de vaisseaux et seize cents bateaux de pêcheurs, rien d'effrayant pour faire face aux cinquante galères de guerre vénitiennes. Le prince de Thabor et Vlad décidèrent de transformer cette faiblesse en avantage stratégique. Ils allaient sacrifier toute leur flotte pour surprendre l'ennemi par une manœuvre audacieuse, destinée à couler bon nombre des embarcations des assiégeants. Les deux amis supervisaient le remplissage des vingt navires de la flotte Byzantine, ainsi que des dizaines de bateaux de pêche réquisitionnés pour l'occasion. Un ballet ininterrompu de soldats et d'ouvriers s'affairait à charger les embarcations de grandes poutres, de bois, de tonneaux, tout ce qui pouvait faire office de combustible inflammable.

En cette douce soirée crépusculaire et printanière, Vlad interpella Godefroid :

— Grâce à nous, quel magnifique spectacle lumineux sur le Bosphore, et quel feu d'artifice de l'autre côté, si notre plan fonctionne Prince de Thabor.

— Ne triomphons pas trop vite, mon ami Varègue. Notre plan peut tout aussi bien échouer.

Le soleil se couchant, et profitant du fort vent, les soldats byzantins mirent le feu aux nefes chargés à la limite de leur ligne de flottaison et les lancèrent toutes voiles au vent. Tels des projectiles incandescents, ils foncèrent à toute vitesse vers la flotte vénitienne et croisée, stationnée le long de l'autre rive. Les flammes s'élevaient vers le ciel, se reflétant sur l'eau et donnant l'illusion que ces monstres en feu étaient deux fois plus hauts qu'un navire normal, terrifiant ainsi l'ennemi.

« Quel spectacle grandiose, cette flotte embrasée lancée à l'assaut de nos ennemis... Nous écrivons peut-être un nouveau chapitre de l'histoire des batailles navales » ne put s'empêcher de penser Godefroid. Le cri d'alarme retentit dans le camp des croisés. Les hommes, paniqués, bondirent hors de leurs tentes, s'armant en catastrophe. L'effet de surprise était total, et Vlad, avec le prince de Thabor, savouraient les cris de détresse de leurs ennemis. Les vénitiens se précipitaient sur les ponts de leurs bateaux, tentant tant bien que mal de les protéger des flammes. Certains s'équipaient à la hâte de seaux d'eau, d'autres frappaient de toutes leurs forces avec des sacs et des linges épais, essayant d'endiguer les incendies qui se propageaient vite. Après maintes collisions entre les navires ancrés et les vaisseaux enflammés, les archers Byzantins lancèrent la deuxième phase de l'attaque, conformément aux ordres de Godefroid. Depuis la rive de Constantinople, au pied des remparts, ils tiraient des flèches à longue portée sur les croisés, qui tentaient de repousser les bateaux incendiaires, caressant l'espoir que le courant du bras Saint-Georges les éloigne. Certains vénitiens furent fauchés par les centaines de flèches byzantines. D'autres, terrorisés par cette pluie assassine et la violence des flammes, abandonnaient leurs vaisseaux. Les navires ancrés près de la ville furent rapidement coulés sous le feu incessant des mangonneaux et des arbalètes, avant d'être engloutis par les eaux de la corne d'or. À cet instant, les croisés et le Doge de Venise ne redoutaient qu'une seule chose : que les Byzantins traversent de l'autre côté de la rive et leur assènent le coup de grâce, au moment même où la désorganisation et l'angoisse régnaient dans leurs rangs. Mais il n'en fut rien. Vlad et Godefroid, ainsi que les généraux byzantins, pensaient qu'après une telle déroute, les croisés